Alfred et Lucie Dreyfus, *Écrire, c'est résister. Correspondance (1894-1899)*

édition établie par Marie-Neige Coche et Vincent Duclert, Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, 300 p.

Emmanuel Naquet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoirepolitique/1633>
ISSN : 1954-3670

Éditeur

Centre d'histoire de Sciences Po

Référence électronique

Emmanuel Naquet, « Alfred et Lucie Dreyfus, *Écrire, c'est résister. Correspondance (1894-1899)* », *Histoire Politique* [En ligne], Comptes rendus, mis en ligne le 19 octobre 2021, consulté le 21 octobre 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/histoirepolitique/1633>

Ce document a été généré automatiquement le 21 octobre 2021.

Histoire Politique

Alfred et Lucie Dreyfus, *Écrire, c'est résister. Correspondance (1894-1899)*

édition établie par Marie-Neige Coche et Vincent Duclert, Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, 300 p.

Emmanuel Naquet

RÉFÉRENCE

Alfred et Lucie Dreyfus, *Écrire, c'est résister. Correspondance (1894-1899)*, édition établie par Marie-Neige Coche et Vincent Duclert, Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, 300 p.

- 1 Lors des différentes commémorations de l'affaire Dreyfus, Lucie Dreyfus est apparue à la fois comme une héroïne et une victime d'une affaire qui porte son nom d'épouse. La femme du « Capitaine par excellence », pour filer la formule de Jean Psichari sur « l'Affaire par excellence », joua assurément un triple rôle dans cet événement-tournant. Ainsi que l'analyse Françoise Blum, elle fut tour à tour et en même temps épouse de l'officier, mère de leurs enfants et vectrice des solidarités féminines¹. Les caricaturistes dreyfusards tels Corniller, Ibsen, Valloton ou Grandjouan purent même représenter la Justice sous les traits d'une femme émancipée et Lucie a symbolisé la lutte des femmes pour leurs droits, ainsi que l'illustre l'Appel aux Femmes de France², alors qu'en cette Belle Époque les femmes apparaissent largement invisibles et muettes malgré les

- « laboratoires du nouveau siècle » que sont le journal *La Fronde* et la Ligue française du droit des femmes fondée en 1887 ou le Conseil national des femmes françaises créé en 1901. Rappelons au passage qu'au plan procédural, Lucie Dreyfus fut à l'initiative des recours judiciaires et des demandes administratives, même si elle n'a pas assisté aux réunions des défenseurs de l'innocent.
- 2 Une partie de la correspondance entre Lucie et Alfred avait été publiée en 2005 par Vincent Duclert³. Il s'agissait de 313 lettres sur quelque 500 recensées, écrites dans ce drame sans unité de lieu qui s'est joué entre les prisons du Cherche-Midi puis de la Santé, le bagne Saint-Martin, le paquebot Ville-de-Saint-Nazaire, les îles du Salut puis l'îlot du Diable et la prison de Rennes. Elles permettaient de mesurer la force de l'amour et de la résistance d'un couple enfermé dans l'univers carcéral d'une détention politique⁴. En effet, avec l'interdiction illégale de rejoindre Alfred Dreyfus, le dialogue par lettres est le seul droit et l'unique moyen qu'il leur reste – même s'il est partiel car la censure s'exerce –, celui de communiquer au-delà d'une « privation sensorielle ressentie comme une mutilation charnelle » et d'un silence assourdissant des responsables de l'État, y compris quant à l'accès à son dossier⁵, Vincent Duclert insistant à juste titre sur les « trois fonctions de la correspondance, comme relation affective, comme représentation du monde et comme survie de la conscience » (p. 51)⁶.
- 3 Ainsi, les lettres déjà éditées et les inédits ici proposés prolongent certaines correspondances publiées au temps même de l'Affaire, dans *Le Siècle*, participant à la mobilisation des dreyfusards. Celles de Dreyfus, écrites entre le 5 décembre 1894 et le 5 mars 1898, sont rassemblées dans un volume, les *Lettres d'un innocent*, selon la formule de Joseph Reinach qui avait introduit un ensemble accompagné d'une part par le premier texte dreyfusard – le récit, par le commandant Forzinetti, de la mise au secret du capitaine – et, d'autre part, par une courte réponse de Lucie Dreyfus sur la légende

des aveux⁷. Ces publications eurent beaucoup d'échos et furent suivies de deux autres publications⁸.

- 4 De cette anthropologie du couple en écriture, complétée et revisitée, il ressort un pacte de réhabilitation de deux êtres unis dans le refus du déshonneur, comme de deux familles juives, patriotes, républicaines face aux différentes adversités, le système pénitentiaire pour Alfred, le contre-espionnage, la police, l'état-major, les ministères pour Lucie. Face à ces ennemis, c'est une forme de résistance salvatrice que les époux élaborent, un type d'humanité que les deux êtres reforment, refusant de jouer tout scénario écrit par avance, dépassant l'arbitraire pénitentiaire et militaire, dépassant l'absence ou la faiblesse des informations reçues pour le capitaine et les destructions de lettres. Reste que, comme le note avec justesse Vincent Duclert, la correspondance de Lucie n'est publiée qu'en 1901 dans *Cinq années de ma vie*.
- 5 Cette édition est assortie d'un récit des conditions d'accusation et de détention du capitaine Dreyfus, ce qui n'est pas son apport essentiel et original, on l'aura compris. Les conclusions sur ce « syndrome Dreyfus » sont aussi largement connues (« pouvoir du droit », « devoir de vérité », « horizon » et « choix de justice », « antisémitisme racial », « place de la recherche dans les progrès de la conscience publique », selon les formules de Vincent Duclert). Par ailleurs, il est d'autres sources pour l'historien, par exemple les 300 pages de notes prises par l'officier ou les échanges avec son défenseur, Edgar Demange, qui révèlent un vrai travail de documentation et un engagement absolu dans la défense de principes, pour lui-même et pour les autres⁹. Outre l'abnégation, il y a la force de caractère et le courage qui transfigurent ce couple, dans des cadres et des circonstances différents, mais qui toujours les rapprochent.
- 6 On le voit, il est utile de revenir sur les enjeux de mémoires et d'histoire, sur les rivalités entre acteurs – Picquart vs Dreyfus –, singulièrement quand ces textes aboutissent à des mises en jeu sur scène. C'est l'objet de l'étude cette fois, dans le même volume, de Marie-Neige Coche, qui voit dans « l'incarnation théâtrale » un moyen de « dévoiler l'histoire »¹⁰. Car il y a un paradoxe : si cette « tragédie » s'est retrouvée dans nombre de romans¹¹, l'Affaire n'est jouée sur scène qu'en 1931, réveillant des passions quelque peu endormies. Il faut attendre 1974 et surtout le centenaire avec la *Trilogie Dreyfus* de George R. Whyte, pour une mise en abyme entre l'Affaire et la Shoah. La même année, en Avignon puis à Paris et dans toute la France, Pierrette Dupoyet porte la parole d'un Alfred Dreyfus relatant sa propre histoire, dispositif repris par Joël Abadie à partir d'*Écris-moi souvent, écris-moi longuement* et de *Cinq années de ma vie, 1894-1899*, y mêlant des extraits du muet de Georges Méliès. D'autres focalisent leur approche sur le couple, à l'instar de Nathalie Ganem dans la pièce créée en 2018. L'humanité de Dreyfus et l'universalité des valeurs qu'il porte avec tous ses proches en ressortent. Mais il n'y a pas que les pièces : des lectures ont pu être faites, par exemple par les sociétaires de la Comédie-Française Denis Podalydès et Françoise Girard, qui ont prêté leurs voix lors de l'exposition au musée d'art et d'histoire du Judaïsme (MAHJ) en 2006¹².
- 7 La scène joue donc un rôle puissant d'évocation et de transmission quand la richesse des mots est là. Marie-Neige Coche expose ainsi l'expérimentation d'ateliers scolaires. L'immersion dans des textes – y compris *J'accuse... !* et des extraits de la *Libre Parole* – et le passage par les personnages permettent de dépasser la relation d'un événement et de référer à des enjeux contemporains : le rôle des médias – représenté par le protagoniste « J », la place de la justice et du droit, la question de l'enfermement, le refus de la haine

raciale – ici l'antisémitisme, la distinction entre le patriotisme et le nationalisme. La salle de classe devient ainsi un « plateau imaginaire »¹³.

- 8 Voilà tout l'intérêt d'une publication qui ne fait pas doublon avec d'autres, même si elle n'échappe pas à quelques répétitions. On soulignera enfin la présence de repères chronologiques et d'un aperçu bibliographique, de même que l'importance de l'appareil critique, tout en regrettant son incomplétude – sur le rôle des associations ou sur les effets de mémoire aussi.

NOTES

1. Françoise Blum, « Lucie Dreyfus, de l'épouse à l'héroïne », dans Gilles Manceron et Emmanuel Naquet (dir.), *Être dreyfusard, hier et aujourd'hui*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 79-82 et « Itinéraires féministes à la lumière de l'Affaire », dans Michel Leymarie (dir.), *La postérité de l'affaire Dreyfus*, préface d'Antoine Prost, conclusions de Serge Berstein, bibliographie du centenaire par Vincent Duclert, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1998, p. 93-101. Voir aussi Danielle Donet-Vincent, « Lucie Dreyfus ou le fil d'Ariane », *Lunes*, n° 13, octobre 2000, p. 49-58, Vincent Duclert, « Lucie Dreyfus dans l'Affaire », *Les Cahiers du judaïsme*, n° 12, 2002, p. 34-51 et Élisabeth Weissman, *Lucie Dreyfus, la femme du capitaine*, Paris, Textuel, 2015, 400 p.

2. *Le Siècle*, 24 mars 1898.

3. Alfred et Lucie Dreyfus, « *Écris-moi souvent, écris-moi longuement...* » *Correspondance de l'île du Diable (1894-1899)*, édition par Vincent Duclert, avant-propos de Michelle Perrot, Paris, Mille et une nuits, 2005, 570 p., et la recension par Emmanuel Naquet, « L'historiographie récente de l'affaire Dreyfus (2005-2006). À propos de quelques parutions », *Revue historique*, n° 642, avril 2007, p. 369-378.

4. La quasi-totalité des lettres d'Alfred Dreyfus sont conservées au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France (BnF), site Richelieu. Les ayants droit d'Alfred Dreyfus déposent régulièrement des archives privées dans différents établissements, outre la BnF, le musée d'art et d'histoire du judaïsme et le musée de Bretagne.

5. Michelle Perrot dans Alfred et Lucie Dreyfus, « *Écris-moi souvent, écris-moi longuement...* », *op. cit.*, p. 14.

6. Ces lettres proviennent de la BnF et de la famille d'Alfred et de Lucie Dreyfus. Outre les échanges entre Lucie et Alfred, on y trouvera des lettres du frère « admirable », Mathieu, de la fille du couple, Jeanne, de leur fils « Pierrot ». Les auteurs ont choisi, à juste titre, d'intégrer les télégrammes, caractérisés par une écriture faite « d'économies de mots » et de « rapidité d'exécution ». De même, des fac-similés de quelques lettres sont reproduits. La restitution des lettres en possession de l'administration est restée incomplète.

7. *Lettres d'un innocent*, Paris, Stock, 1898, 279 p.

8. Alfred Dreyfus, *Cinq années de ma vie : 1894-1899*, Paris, Éd. Fasquelle, 1899, 360 p. et Capitaine Alfred Dreyfus, *Souvenirs et correspondances publiés par son fils* [Pierre Dreyfus], Paris, Grasset, 1936, 437 p.

9. Alfred Dreyfus, *Carnets (1899-1907)*, édition par Philippe Oriol, préface de Jean-Denis Bredin, Paris, Calmann-Lévy, 1998, 469 p. ; Alfred Dreyfus, *Cahiers de l'île du Diable*, édité par Pierrette Turlais, Paris, Éd. Artulis, 2009, notes et dessins accessibles en ligne à <http://editionsartulis.fr/>

artulis/p-dreyfus.htm (lien consulté le 16/09/2021) ; Mathieu Dreyfus, *L'Affaire telle que je l'ai vécue*, Paris, Grasset, 1978, 310 p., réédition 2017, 408 p.

10. Voir le chapitre III « Une résistance représentée. De l'histoire au théâtre », p. 73-91.

11. Alain Pagès, « Du roman au théâtre » : la transposition littéraire de l'affaire Dreyfus », dans Anne Larue (dir.), *Théâtralité et genres littéraires*, Poitiers, Publications de la Licorne, 1996 ; Assia Kettani, *De l'histoire à la fiction. Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, thèse, Paris 3, 2010 ; Jacqueline Lalouette, « L'affaire Dreyfus dans le roman français », *Revue historique*, 1999/3 (n° 123), p. 555-575.

12. Le choix est reproduit p. 92-131.

13. Voir le chapitre VI qui détaille la démarche – 18 scènes – et en montre la pertinence.